

Double challenge

Effiboley Robert

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier de l'internat. Nous étions à une semaine de l'examen du baccalauréat. Et comme chez tout candidat sérieux, toute mon attention était rivée sur ces quelques trois jours décisifs qui, bientôt, scelleraient le sort du candidat que j'étais. Je l'avais bien préparé, cet examen, car c'était la seule session à laquelle je participerais en tant que pensionnaire de cet internat. Mais c'était sans compter avec cette fameuse lettre qui bouleversa tout mon être et me rappela, du coup, mon enfance.

Je suis, en fait, l'unique héritier de mes parents. D'ailleurs, pourquoi ne le serais-je puisque, faute de moyens financiers, mon père n'avait pas pu acheter le fameux « sérum anti D » demandé lorsque ma mère venait de m'accoucher. Et depuis, aucune de ses grossesses n'arrivait à terme. En clair, ma mère était du groupe sanguin O- alors que moi, à la naissance mon sang était marqué B+ comme mon père. Mes parents et moi vivions dans une cabane abandonnée par un chasseur dans la petite localité de Togba situé à des centaines de kilomètres de la capitale Porto-Novo. Nous vivions à cet endroit, dans l'extrême pauvreté, mais bien heureux et dignes.

Je fermis à peine ma dixième année de naissance ce jour où mes amis et moi offrions notre service au conducteur d'une voiture immobilisée dans la boue. De telles scènes étaient légion dans notre localité à cause du caractère hydromorphe du sol. J'étais le seul « lettré » du groupe. A vrai dire, je me débrouillais en ce moment passablement en français après deux semaines de contact avec des étrangers blancs qui avaient piloté un projet d'hydraulique dans notre village. Au bout d'une vingtaine de minutes, nous avons réussi à sortir la voiture de la boue qui la retenait en captivité. Le chauffeur, la quarantaine d'âge environ, nous remercia vivement tout en nous remettant trois pièces de cent francs CFA. Il rentra ensuite dans sa voiture

mais ressortit aussitôt. Que voulait-il encore, cet homme ? Cette interrogation pouvait aisément se lire dans la pensée de tout un chacun de nous. En nous fixant, il appela le chef du groupe que j'étais ; ma taille dominant celle des autres enfants trahissait ce secret. Je me dépêchai d'aller à sa rencontre.

« Comment t'appelles-tu ? Me demanda-t-il.

- Kocou, lui répondis-je sans d'autres détails.

- Ne vas-tu pas à l'école ?

- Ecole ? Moi pas va à l'école car pas école au village.

- D'accord. Mais voudrais-tu aller à l'école ?

- Oui ! Oui ! Merci, papa. »

L'homme demandait donc à rencontrer mes parents. Ceux-ci sollicitaient l'aide d'un villageois venu fraîchement de la capitale pour servir d'interprète. La discussion avait duré deux heures d'horloge. De mon côté, mon ardent désir de commencer enfin l'école occupait tout mon esprit au point où je ne prêtais même pas attention à ce qui se disait. L'homme se releva enfin et la sentence de ce conciliabule tomba : je devais suivre l'étranger en ville pour les études. Alors, me voilà partir pour passer sept années à l'internat Saint Augustin tenu par la sœur Elisabeth. Certes, je revenais au village pendant les vacances pour y séjourner deux mois avec mes géniteurs. Mais l'euphorie que j'avais au début pour les études baissait progressivement à cause du peu de temps passé avec ces derniers que j'aimais de fort belle manière.

Martin DANSOU est le nom de ce généreux qui m'avait ouvert le chemin de l'école. C'était un homme aimable qui avait beaucoup de biens immobiliers et qu'on comptait parmi les aisés de la ville. Il n'était pas comme la plupart des personnes de sa classe qui ne se souciaient guère du malheureux dans leur voisinage. M. DANSOU avait donc bien compris que nul ne pouvait prétendre être heureux tout seul : tant d'œuvres caritatives soutenues par ce débonnaire. Il était même l'unique et principal sponsor de l'internat Saint Augustin où je devais commencer l'école et y rester. Malheureusement, ce généreux donateur venait de nous quitter dans la fleur

de l'âge. Mais aucun de ses héritiers ne voulait lui emboîter le pas, laissant des pensionnaires et bien d'autres centres sociaux orphelins et sans moyens.

Ayant donc perdu mon unique soutien pour les études, je devais décrocher cette année-là mon baccalauréat. Avec ce diplôme et avec un peu de chance je pourrais trouver ne serait-ce qu'un job pour soutenir mes parents au village, pensais-je. Tel était mon unique challenge et je m'y employais. Mais ce jour, tôt le matin, la sœur directrice de l'internat vint me voir au dortoir et me remit une enveloppe portant la mention : « Urgent ! Pour Kocou (Internat Saint Augustin) ». J'ouvris rapidement cette enveloppe pour découvrir son contenu et me fondis aussitôt en larmes après en avoir pris connaissance. Mes parents qui voulaient me faire une surprise en se rendant à l'internat venaient d'être frappés par un terrible accident de circulation. Le bilan était sans appel : le décès de ma pauvre mère et mon père, à l'état comateux, avait perdu beaucoup de sang puis transféré d'urgence au seul hôpital de la localité. « Oh Dieu ! Pourquoi m'as-tu fait ça ? » Me lamentais-je sans cesse. Je restais, ce jour-là, toute la journée au dortoir, sans manger ni boire.

Le lendemain matin, nous étions à six jours de cet examen du baccalauréat. Je me rendais, tout de même, au bureau de la sœur directrice. « Bonjour Kocou, t'es-tu bien remis de la triste nouvelle ? », s'empressa t-elle de me dire. Je signalai oui de la tête. Je ne savais vraiment comment présenter mon plaidoyer devant une dame aussi rigoureuse et aussi exigeante afin quelle acceptât ma doléance ? Je tentai tout de même ma chance.

« Bonjour, sœur directrice. En fait, je suis venu solliciter, de votre part, la permission mais aussi votre soutien pour être au chevet de mon père mourant à l'hôpital.

- Ah bon ! Penses-tu que cela en valait la peine ? Le Bac démarre dans six jours ou l'aurais-tu oublié un instant ? Je comprends très bien ta douleur et ton désespoir, mais dis-moi ce que tu pourrais faire, une fois là-bas, pour lui tirer d'affaire. Le mieux, selon moi, serait de prier le Seigneur qui, seul, peut encore quelque chose.

- Oui mais ... Je ne sais pas ! Je crois qu'il doit avoir besoin d'un parent proche à côté, lui répondis-je.

- D'ailleurs, où trouverais-tu les moyens pour t'y rendre ?

- Je comptais sur votre générosité.

- Non ! Pas question ! Je ne te donne pas cette autorisation et je n'ai non plus d'argent à te donner pour agrémenter une quelconque folie, vociféra t-elle de façon énergique.

- Pitié, directrice, à cause de Dieu que vous adorez.

- Non et non ! Tu sais bien qu'après le décès de M. DANSOU, le centre compte sur ton éventuelle bonne mention à l'examen pour décrocher un nouveau sponsor : c'est sa condition. Ne pense donc pas que je te laisserai aller dans cette folie sans issue ? Concentre-toi sur tes révisions. Je verrai bien comment t'aider après avoir passé, bien sûr, ton Bac.»

Cette intransigeance, venant d'elle ne m'avait pas surpris. Certes, elle avait un peu raison. Décrocher mon Bac cette année-là m'était nécessaire, M. DANSOU n'étant plus de ce monde. Cependant, sauver également le seul parent qui me restait n'en était pas moins. J'étais donc tiraillé devant un dilemme : aller au chevet de mon père pour tenter de le sauver ou rester à l'internat pour préparer ce Bac. Je réfléchis un instant et conclus : le bac pouvait encore attendre six jours. Alors, je mis en œuvre mon plan B, celui de l'évasion de l'internat. Celui-ci était une réussite et me voilà dans la rue, sans argent et sans toit.

Une fois dans la rue et regardant la direction de l'hôpital en question, j'évaluais à peu près la distance à parcourir : deux cents kilomètres environ. C'était vraiment beaucoup pour quelqu'un qui se retrouvait dans la rue sans sou mais ce n'était pas impossible. Je jouais au début au faiseur d'auto stop. Cela avait marché deux fois de suite et m'ayant réduit le chemin de cinquante kilomètres seulement. Et, un coup d'œil jeté à ma montre, il sonnait 00 h 23 mn. Non ! Je n'avais plus la chance d'atteindre l'hôpital avant l'aube, me disais-je. Epuisé par la marche et la faim, je m'adossai à un arbre pour finir par m'asseoir. A cette heure de la nuit, quel danger courrais-je dans un endroit aussi isolé des habitations ? En me consolant des chants religieux, je préférais ne pas y penser. Un bref sommeil finit par me gagner.

Je dormis une dizaine de minutes quand je fus réveillé par le klaxon d'un camion qui venait de stationner à dix mètres de moi. Sans trop me contrôler, je me précipitai vers le conducteur.

« Que fais-tu là, jeune homme, à une heure pareille ? Me demanda t-il.

- Aidez-moi monsieur, je vous en prie. Je suis en difficulté. Je dois me rendre à l'hôpital Saint Martin. Mon père y est hospitalisé et attend mon soutien.

- D'accord ! Monte à bord, je vais non loin de cet hôpital.»

En un bond, me voilà déjà assis à côté du conducteur et l'espoir perdu renaissait du nouveau en moi. Pourvu que j'arrivasse à temps pour sauver mon père. Mais sauver mon père ? Avec quels moyens et comment ? N'empêche ! Il me fallait coûte que coûte le voir. Je résumais en cinq minutes chrono mon histoire au camionneur qui me l'avait demandé. Une heure de route après, nous étions déjà en face de l'hôpital. Je descendis rapidement du camion et remerciai vivement mon « bon samaritain ». Ce dernier me souhaita une bonne chance en me remettant un billet de deux mille francs CFA. Je n'avais pas eu assez de temps pour remercier vraiment mon donateur providentiel car, il fallait que je me dépêchasse pour voir mon père. En quelques secondes, je disparus sous ses yeux à travers le portail de l'hôpital.

Nous étions déjà le lendemain et le Bac démarre dans cinq jours. Conduit au bureau du médecin-Chef, celui-ci m'accueillit avec beaucoup de tendresse et me confia :

« Vous êtes donc le fils de l'accidenté de l'auto gare ! Votre père a eu beaucoup de chance et récupère bien. En fait, puisqu'aucun de ses parents ne s'était présenté, j'ai dû solliciter le concours du service des indigents pour sa prise en charge.

- Merci beaucoup Docteur, lui dis-je en me rappelai un pan de ma discussion avec la sœur directrice. Elle avait bien raison. Dieu était au contrôle de la situation.

- Seulement, reprit l'homme en blouse blanche, nous avons un petit souci. Le sang de son groupe n'est pas disponible et s'il n'est pas transfusé en 24 heures, le pire pourrait arriver.

- Dieu merci, criai-je, mes deux mains et mes yeux fixant le plafond du bureau du médecin-chef.

- Dieu merci, pourquoi ? S'étonna le médecin-chef.

- Mais parce que le sang recherché est maintenant disponible. Prenez le nombre de litres que vous voulez dans mes veines ! »

Mon père avait vraiment vite récupéré et deux jours après nous étions sortis de l'hôpital. Le même service des indigents nous avait appuyés dans les obsèques, quoique sobres, de ma mère au village. Les cérémonies étaient une réussite. Mon âme était visiblement satisfaite pour mon premier pari gagné sauf que l'examen du baccalauréat démarrait le lendemain. Mais une journée encore pour passer le Bac, c'était beaucoup pour gagner mon second challenge.

Les deux mille francs du camionneur placés en lieu sûr avec quelques sous glanés çà et là avaient suffi pour payer mon retour à la capitale. Il faisait déjà bien sombre au village mais il n'était que 19 h 35 mn. Le taxi devant m'amener démarra à 21 h. Qu'importe ! Même si j'arrivais à destination à l'aube, c'était déjà un pari de gagner. A peine avions-nous fait la moitié du chemin que la voiture tombât en panne. « Qu'y a-t-il ? », demandai-je au conducteur. « Pas très grave, jeune homme », me consola-t-il en allant ouvrir le capot de sa voiture. Des heures passaient, une, deux, trois heures, sans qu'il ne réussît à réveiller ce véhicule qui dormait paisiblement. « Mais chauffeur, que se passe-t-il réellement ? Je compose le Bac demain, moi ! » Lui lançai-je. Mais lui n'avait que pour toute réponse : « Euhrr... Je crois que c'est sérieux ». Alors, mon espoir tomba d'un cran. « Mon Dieu, tire ton fils de ce pétrin comme tu en as l'habitude ; mon père en est un témoignage vivant ». Cette prière, je la répétais plusieurs fois jusqu'à ce que, du coup, la voiture reprit vie.

Nous continuâmes donc le restant du chemin et arrivâmes à destination vers 7 h 50 mn. Je priai le chauffeur de me déposer plutôt directement au centre où je devais composer. Ce qu'il exécuta sans contrepartie. Je n'avais sur moi aucun outil

de travail, même pas une écritoire. Mais avais-je d'autre option que d'aller directement dans mon centre de composition ? J'entrai en salle avec 10 mn de retard, la surveillante de salle me lorgna et me dit : « Tu as chance de n'être pas venu 15 mn après le lancement de l'épreuve ». Je remerciai encore Dieu pour ce nouveau challenge gagné même si je n'étais plus certain d'obtenir la mention Bien que j'espérais. Je lançai immédiatement un SOS pour avoir une écritoire. J'en avais eu deux simultanément. Je composais comme je le pouvais toutes les épreuves de la session.

Un mois après, ce fut la délibération finale de cet examen. Je n'étais sûr d'aucune issue heureuse et me contenterais, en cas de victoire, tout au plus de la mention passable. Les numéros d'inscription suivis des noms des lauréats s'appelaient successivement. Ces derniers jubilaient, sautillaient et couraient dans tous les sens. Mais moi, silencieux dans mon coin, je priais Dieu afin que le président du Jury ne sautât jamais mon numéro. La seule semaine de calvaire vécue avait vraiment renforcé ma foi. Tout à coup, j'entendis percer mes tympans tel un projectile : « N° 97654 : M. DANSOU Kocou, mention Très bien ».

Je ne comprenais plus rien en ce moment précis. Jamais, je n'avais auparavant imaginé réaliser une telle performance dans les conditions aussi difficiles que les miennes. La sœur directrice, à deux pas de l'endroit où je me tenais, enterra vite la hache de guerre et venait m'enlacer longuement en me chuchotant à l'oreille : « Merci beaucoup ». Je regrettais du coup le décès de ma mère. Elle aurait été bien fière de moi, hélas ! J'étais donc porté en triomphe dans tout l'internat ; mais sur le visage de tous les pensionnaires se lisait aisément une préoccupation : « Comment as-t-il fait ? »